

Rencontre avec **SYLVIE BOCQUI**

«*TOMBER AMOUREUX DE QUELQU'UN QUI EST VIVANT, QUI EST LÀ, IL Y A PLUS DE RISQUES D'ÊTRE QUITTÉ*».

culture

CINQ ANS APRÈS UN PREMIER ROMAN REMARQUÉ, SYLVIE BOCQUI REVIENT AVEC UNE HISTOIRE D'AMOUR QUI NE RESSEMBLE À AUCUNE AUTRE. OÙ L'ON RETROUVE LE STYLE TOUT EN FINESSE DE CETTE AUTEURE ATYPIQUE.

Propos recueillis par Daniel Faillet

Qu'est-ce que vous avez fait entre les deux romans ?

J'ai pris des notes [*rites*]. Je travaillais sur un projet de livre, sur le rapport que j'ai aux paysages. Et puis, ça n'a pas donné un livre. Cela ne donne pas toujours un livre, même si j'espère l'écrire. Je me suis rendue compte qu'il faut que je le nourrisse un peu plus, sans doute que je reparte un peu en voyage. Mon éditrice, Catherine Guillebaud, qui avait lu ce que je faisais, m'a encouragée à aller vers autre chose, à retrouver cette «*écriture blanche*», qui, selon elle, me caractérise.

Comment avez-vous choisi de traiter de cette passion adolescente entre une jeune fille et une femme ?

En fait, l'idée a émergé, un peu comme une petite fleur sauvage, par la première phrase : «*Je buvais Tabac goutte à goutte sur la langue*». J'avais cette phrase dans la tête depuis longtemps, j'y avais même pensé pour le livre précédent, *Une saison*, où les parfums jouent un rôle très important, et je ne l'ai pas utilisée. Catherine Guillebaud, qui est jardinière, m'a vraiment aidée à faire éclore cette petite fille.

La question qu'on ne peut pas ne pas poser : est-ce un roman autobiographique ?

L'histoire vient de ce que j'ai vécu, oui. Mais c'était un tout petit souvenir, figé, un peu intouchable, que je n'avais pas questionné, dérangé, depuis longtemps. Ce genre de souvenir un peu mythique, qui remonte tout de même à près de quarante ans... Ce souvenir, je l'ai détendu, je l'ai un petit peu arrosé, pour garder la métaphore de la fleur, et il s'est déployé, sans que je sache vraiment ce qui est réel et ce qui est inventé...

N'est-ce pas difficile d'aborder des choses si personnelles ?

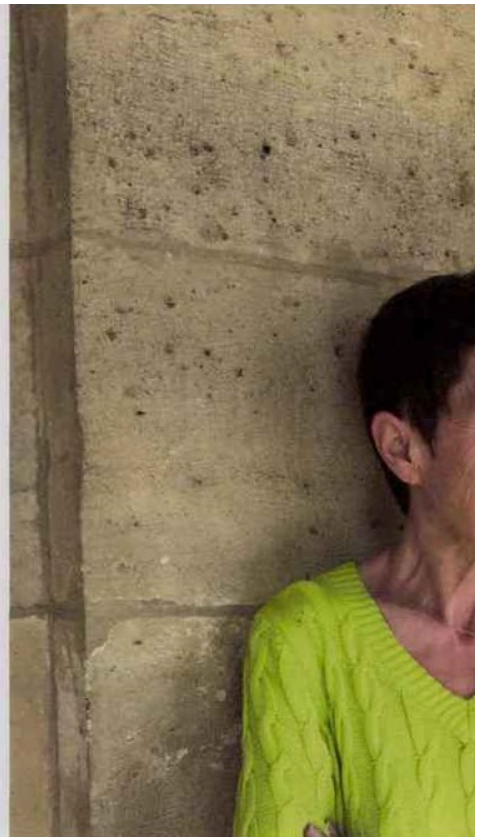
Non, je ne me livre pas beaucoup. En même temps, qu'on ait été émue, touchée, amoureux de quelqu'un de son sexe, ce n'est pas très original, si ? Pour moi, c'est aussi un hommage, une forme de reconnaissance à quelqu'un qui m'a aidée à me construire. Écrire m'a aussi permis de m'échapper de l'histoire. Ce que je trouve le plus impudique dans le livre, ce n'est pas ce que je raconte, c'est le souffle. J'ai le souffle court, il y a une recherche de respiration, je crois que cela se sent. Et c'est très personnel.

Vous n'avez pas voulu raconter une simple histoire d'amour...

Non, leur relation est différente. Elle est intense, romantique, mais elle ne dure peut-être que deux ou trois ans. Ce qui compte, c'est cette présence pendant près de trente ans. Elle va rencontrer son propre corps, non pas dans le contact avec celui de l'autre, mais dans l'exemple. Au-delà de l'attraction, de l'expérience sexuelle, il y a pour cette jeune fille une vision très fantasmée de ce que c'est que d'être une femme. Ce n'est pas juste porter des robes, avoir des cheveux longs. Celle-là s'habille avec des jeans et des t-shirts, danse, vit souvent nue, elle ne se rend pas compte de l'effet qu'elle fait. «*Je veux être celle-là*».

Au-delà, il y a une confrontation à la vie ?

C'est une rencontre inattendue qu'elle transcende. Elle est faite pour être amoureuse. Au début, elle a un rapport amoureux avec les textes, avec Jean-Jacques Rousseau. Être amoureuse d'un écrivain mort de longue date, c'est se prémunir d'être quitté. Tomber amoureux de quelqu'un qui est vivant, qui est là, il y a plus de risques quand même. C'est une recherche de l'identité et de l'altérité, pour



cette jeune fille qui n'est pas encore sexualisée, qui est un peu à l'étroit dans ses vêtements, dans ses habitudes, dans le monde. Et qui, à côté, a une vie intérieure immense, comme «*retroussée*». D'ailleurs, leur histoire ne dure pas très longtemps, elle est très vite rejointe par sa vie intérieure. Elle se construit aussi par le manque.

Votre roman est très chaste. Certains risquent d'être déçus...

Oui, leur relation n'est pas sexualisée. Si on cherche un passage sensuel, il n'y en a pas. [*rites*]. Ou du moins, pas de manière explicite, tout est métaphorique, suggéré. Cette jeune fille, comme la femme de 40 ans qu'elle va devenir, est sensible par tous les pores de sa peau. Elle a un rapport sensuel à tout ce qui l'entoure, aux paysages, à la poésie, aux textes... Apprendre des textes par cœur, lire à deux, cela peut être très érotique. C'est quelque chose que je pratique toujours aujourd'hui.

Vous n'êtes pas dans la narration. C'est une volonté de ne pas raconter une histoire ?

Je ne sais pas vraiment faire autrement. Cela me donne une grande liberté que de prendre de la distance par rapport au fait de raconter une histoire. Étonnamment, je ne peux écrire que sur des choses révolues. J'ai deux garçons, qui ont la vingtaine aujourd'hui. J'aimerais



30 secondes. Et dans ces 30 secondes, on peut faire vivre tout et son contraire. Avec un angle, un point de vue...

Vous avez un style d'écriture particulier, un peu impressionniste, par petites touches....

J'ai toujours eu le goût de l'écriture, comme beaucoup ! Le plaisir, pour moi, c'est d'écrire comme si je ne voulais pas tenir, alors qu'écrire, justement, c'est justement tenir. Une fois qu'on met le mot sur la chose et la chose dans le mot, on tient, on enferme. Moi, j'aime avoir l'impression que je n'emprisonne pas, que je suggère juste. Entre mon travail et les romans, ce sont des formes d'écriture très différentes. C'est comme si j'avais trouvé une niche ou si elle m'a trouvée. En tout cas, on est très bien ensemble.

Comment avez-vous été éditée ?

Là, on va faire rêver les gens. Pour *Une saison*, j'ai tout simplement envoyé un manuscrit, relié avec une spirale dans une enveloppe kraft, avec une petite lettre et une enveloppe timbrée pour la réponse. En sept exemplaires seulement. J'ai assez rapidement reçu 4 réponses négatives et un jour, j'étais au travail, j'ai reçu un coup de fil de Catherine Guillebaud qui m'a dit : «Voilà, j'ai lu, est-ce qu'il est encore libre?». C'est époustouflant, incroyable. Elle m'a ensuite demandé si je venais à Paris de temps en temps. J'ai répondu : «Non, jamais, mais je peux être là demain!». Et voilà.

Comment trouvez-vous le temps d'écrire ?

Écrire, c'est très prenant, mais c'est le vrai bonheur. Je travaille beaucoup, alors j'écris dans les interstices. Quand j'ai commencé, j'avais un peu peur, alors je me suis inventée des rituels. Je croyais ne pouvoir écrire que le matin, dans le silence, toujours au même endroit. Mais ce n'est pas vrai. Il a bien fallu que je me détende un peu avec tout ça, parce que sinon, je n'écrirais pas beaucoup. Aujourd'hui, j'écris dès que j'ai du temps libre, quand je peux, tout simplement. Le week-end, entre midi et deux, en vacances...

Travaillez-vous sur plusieurs livres à la fois ?

Non, je ne travaille que sur un sujet à la fois. Mais ce n'est pas tout de suite un livre. C'est un peu étonnant, cela se développe de manière continue et, à un moment, cela se formate, et ça a la chance de devenir un objet. C'est un peu comme une traversée de l'océan. Un jour, on aperçoit une côte à

Une passion inoubliable



À 16 ans, la narratrice, qui passe de tristes vacances dans un camping, hébergée par un parent peu compréhensif, est fascinée par une jeune femme un peu plus âgée, belle, libre, singulière. Elle en tombe amoureuse, intensément, passionnément, comme on peut le faire à cet âge. Elle est surtout fascinée par

celle qui est tout ce qu'elle n'est pas. «Je n'aimais pas quelqu'un de mon sexe, j'aimais quelqu'un de mon genre. Je voulais être quelqu'un de ce genre, le sien, ce genre de fille». Pendant près de trente ans, elles se perdront de vue, se retrouveront, se quitteront... L'histoire d'une quête de l'identité féminine, de la construction d'une personnalité, écrite à petites touches avec un style original, qu'on avait déjà beaucoup apprécié dans le précédent roman de Sylvie Bocqui, *Une saison*.
Ce genre de fille, Sylvie Bocqui, Éditions Arléa, 120 pages, 16 €

pouvoir écrire sur eux, mais je ne sais pas si je pourrai, parce que l'histoire n'est jamais terminée. Pour ce livre, c'est parce que j'ai eu des nouvelles de cette femme, des années après, que j'ai pu le faire. Comme si le mot fin avait été écrit. Il y a un côté boîte de Pandore, quand on ouvre des souvenirs restés fermés sur eux-mêmes.

Vous avez un rapport particulier avec le temps...

Oui, c'est fascinant avec l'écriture, de pouvoir jouer avec l'élasticité du temps. C'est une forme de pouvoir, un pouvoir illusoire. On peut rêver qu'on va éterniser une chose. On peut ramasser le temps en une phrase, «J'avais 16 ans, j'en ai 24», comme laisser se développer une page entière sur le prix du thé. Est-ce qu'on précise quelque chose en mettant deux mots ou en en mettant deux cents ? C'est un véritable plaisir mais, en même temps, c'est mélancolique. Parfois, je me dis que j'aurais pu faire photographe, la photographie est plus juste. Moi, je cours juste derrière la réalité. En même temps, photographe, c'est tellement rapide...

Cela a-t-il un rapport avec votre métier ?

Peut-être. Je crée, pas seule mais dans une équipe, les bandes-annonces des films pour Arte. Une bande-annonce, c'est vraiment une affaire de montage. Vous avez un film qui fait une heure et demie, vous en gardez

l'horizon et on s'écrit : «Terre, terre!». Mais on est encore très loin d'accoster !

Quels sont vos sources d'inspiration littéraire ?

On s'est enfin quitté avec Jean-Jacques Rousseau [rires]. J'aime beaucoup les poètes, Mallarmé, Rylke... J'adore Duras, et, de plus en plus Yourcenar. Mais ce qui a vraiment changé ma vie, c'est ma découverte de Maurice Blanchot. *Espace littéraire, Le livre à venir, De Kafka à Kafka*, c'est peut-être ce qui m'a fait devenir écrivain. Quand Blanchot affirme «On écrit en pure perte», cela m'a rassurée ; je croyais être la seule à ressentir cela, même si je n'avais jamais mis de mots dessus. Et je me suis dit, «Puisque c'est en pure perte... alors écrivons». Après, il y a toute une petite famille, Emmanuel Levinas, René Char... «Tu es pressé d'écrire comme si tu étais en retard sur la vie», c'est superbe. Et c'est ce que je ressens.

C'est une nécessité d'écrire ?

Absolument. Je suis plus au monde parce que j'écris. Mais cela m'exile aussi. Je ne suis pas dans ce qui se vit, je le regarde. Je suis à côté, légèrement en décalage. Très légèrement. Cela ne m'empêche pas de vivre ! [rires]. L'écriture change le regard sur les gens. J'aime la relation avec les lecteurs, je reçois de très jolies lettres. J'ai l'impression de les tutoyer, même si je les vouvoies toujours.